

LE PARC D'UN VILLAGE MOSSI (ZAONGHO)

du traditionnel au moderne

Jean-Paul LAHUEC

Géographe O.R.S.T.O.M.

L'arbre en zone intertropicale signifie communément jungle, forêt vierge, concessions forestières dans lesquelles des compagnies dotées d'énormes moyens techniques et financiers font la « chasse » aux bois précieux les plus recherchés en ébénisterie.

Dans les pays de la zone équatoriale, la forêt c'est aussi l'ennemi de plans de colonisation technocratiquement grandioses. L'élimination de l'arbre par la tronçonneuse, le bull-dozer, le feu, laisse la place à des paysages d'aspect lunaire avant que les colons ne viennent les occuper, les réaménager à l'aide de moyens techniques bien plus modestes. L'arbre est totalement exterminé et cela signifie rupture brutal d'équilibres écologiques millénaires, dégradation et érosion des « top-soils » et très souvent difficultés agricoles pour les nouveaux venus.

La situation est différente dans les zones humanisées de savane tropicale. Certes, l'arbre y est également chassé. Il représente la source d'énergie principale pour la cuisson des aliments aussi bien pour les populations des campagnes que pour une bonne partie de la population des villes. En Haute-Volta par exemple, qui ne remarque sur les routes menant à la capitale, Ouagadougou, la ronde continue des petites charrettes chargées de fagots, ou bien le service de nuit de vieux camions brinquebalants « chargés à mort » et qui donnent l'impression de pouvoir ne jamais arriver à bon port.

En 1975, le rayon d'action de ces « routiers » du bois de chauffage se situait à 50-70 km de la capitale voltaïque, attaquant les forêts (classées ou non) qui bordent les Volta Rouge et Blanche. A l'intérieur de cet immense cercle centré sur la ville, l'arbre n'existe

plus en tant que source d'énergie commercialisable. Plus étonnant, dans cette zone et même au-delà, les villageois eux-mêmes ne trouvent pas facilement du bois pour la cuisson. Ils le remplacent par les tiges de mil ramassées précieusement dans les champs et stockées devant les maisons. C'est la situation qui prévaut dans les régions peuplées du pays mossi, là où les territoires villageois exploités se rejoignent, là où les jachères sont bien trop courtes pour laisser une végétation arborée se reconstituer.

Malgré cette insuffisance, les arbres jouent un rôle important dans la vie de tous les jours. Nous allons esquisser quelques aspects de ce rôle à travers la description sommaire d'un parc de la région de Koupéla (1) (Haute-Volta).

Le parc est défini comme l'ensemble des espèces arborées figurant sur le terroir. Leur présence peut dériver d'une sélection de repousses naturelles en fonction d'une utilisation escomptée (fruits, bois de charpente, bois de chauffage, ombrage, fourrage, rôle indirect de fertilisation, branchages d'épineux pour clôture de jardins ou de champs de manioc, etc.). L'ensemble de ces espèces obtenues par élimination des indésirables, constitue ce que l'on peut appeler le parc classique des savanes soudaniennes, hérité d'une tradition ancestrale. Leur présence peut également être liée à un acte volontaire de plantation à des fins commerciales (arbres fruitiers) ou ornementales et d'ombrage (nim, cassia, melina) à proximité des enclos familiaux. Dans la région de Koupéla, la plantation d'arbres est une pratique relativement récente qui a dû vaincre des résistances inhérentes à des croyances magico-religieuses.

(1) Les données de ce texte ont été recueillies en 1967-1968 dans le cadre d'une étude de terroir. Nous regroupons ici des informations parues en 1971 dans : ZAONGHO, *Études Géographiques d'un village de l'Est-Mossi*. O.R.S.T.O.M. Centre de Ouagadougou, 154 p. ronéo, +annexe, +cartes.

Le parc traditionnel

A Zaongho, comme le montre la carte hors-texte : « Zaongho 1976. Le Parc — Nature et Répartition des

du parc moderne, ce dernier étant composé de vergers de fruitiers (manguiers et goyaviers).

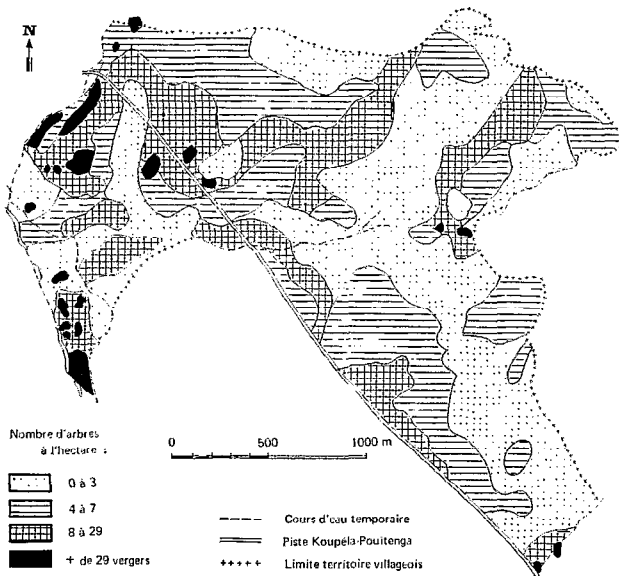


Fig. 1. — Zaongho, la densité du parc.

Les espèces classiques apparaissent par contre très dispersées sur toute l'étendue du terroir. Elles ne constituent pas une gêne pour la culture, bien au contraire. En effet, la densité des arbres à l'hectare (cf. fig. 1) est très faible. Sur près des trois quarts de la superficie du terroir, le nombre d'arbres à l'hectare est inférieur à sept unités. Encore faut-il ajouter que, sur près de la moitié de ce même espace, la densité est inférieure à trois.

Ainsi, le parc traditionnel n'apparaît ni très riche en arbres, en quantité comme en qualité (cf. carte hors-texte), ni très typé. Il est composé d'essences très disparates en comparaison de certains parcs mono ou bi-arborés que l'on peut rencontrer en Haute-Volta ou dans d'autres pays de la zone soudanienne.

Il n'y a en effet rien de comparable entre ce parc de Zaongho multivarié et les parcs à *Paidherbia albida*

du Yatenga, au nord-est du pays mossi, ou des villages en pays bwa, qui assurent une fonction souvent décrite de fertilisation indirecte des terres. Il n'y a rien de comparable non plus avec de nom-

nante de néré (*Parkia biglobosa*) et de karité (*Butyrospermum parkii*) dont les fruits jouent un rôle essentiel dans les préparations culinaires et la composition des sauces accompagnant le gâteau de mil.

A Zaongho, au contraire, le parc classique ressemble plus à un agrégat disparate de toutes les espèces qui poussent qu'à un parc dérivé d'une attitude sélective rigoureuse. Les espèces qui prédominent légèrement : le raisinier *Lannea microcarpa* et le *Sclerocarya birrea*, respectivement *Sibga* et *Noabga* en mōré, sont des espèces d'intérêt secondaire comparées au karité et au néré (1). En fait, cette attitude sélective a existé autrefois en faveur du néré

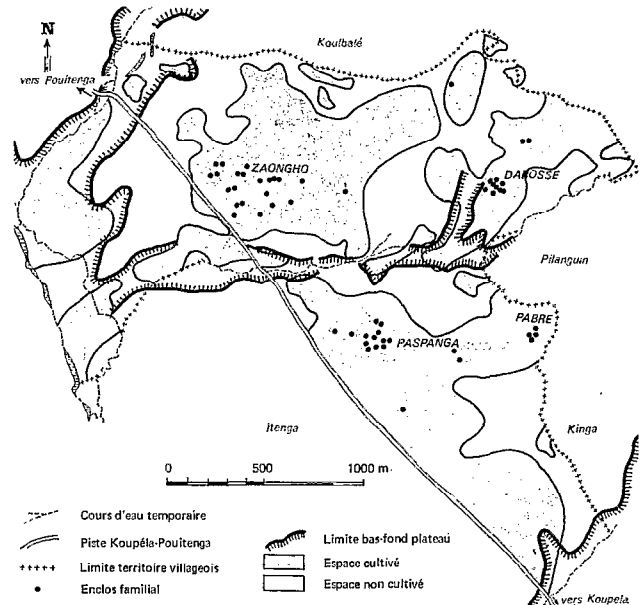


Fig. 2. — Zaongho, espace cultivé, 1967.

et du karité. Mais, disent les vieux du village, ce parc ancien a pratiquement disparu et n'a pas été remplacé par de nouveaux sujets de même espèce qui n'apparaissent plus guère.

De nouveaux besoins sont apparus si bien que, suivant en cela l'exemple et les conseils de l'ancien

(1) *Lannea microcarpa* produit des grappes de fruits d'où son appellation courante de raisinier, tandis que *Sclerocarya birrea* produit des fruits qui, en période de pénurie de sorgho rouge, peuvent être utilisés à la fabrication d'une boisson alcoolisée palliant l'absence de bière de mil.

chef de province de Koupéla préconisant le respect de l'arbre quel qu'il soit, de nombreuses espèces qui auraient été éliminées autrefois trouvent grâce auprès des agriculteurs. C'est ainsi que la nécessité de se procurer des branchages d'épineux pour les clôtures des champs de manioc ou des jardins de saison sèche, entraîne les paysans à préserver les acacias, même en bordure des enclos familiaux. Cela était impensable dans le passé.

On en arrive donc au paradoxe suivant : la culture est l'amie de l'arbre puisque les repousses arborées sont protégées dans les champs cultivés. Si l'on superpose la carte de l'espace cultivé en 1967 (fig. 2) et la carte de la densité du parc (fig. 1) il est clair que les zones cultivées sont mieux fournies en arbres que les jachères anciennes. En particulier, cela est très net sur la jachère centrale du terroir, en friche depuis des dizaines d'années et pratiquement dépourvue d'arbres, à l'exception de quelques vieux sujets rabougris. Certes, c'est une des zones les plus pauvres du terroir au plan pédologique, du fait de l'existence d'une cuirasse d'apport à 10-15 cm de la surface du sol. C'est aussi la zone de pâture des animaux (bovins - ovins - caprins) en saison sèche. Nul doute que ces deux facteurs ne favorisent pas la croissance des repousses et qu'ils se conjuguent à l'absence de protection qu'apporterait la culture. En définitive, au parc ancien essentiellement composé de karité et de néré s'est substitué un parc plus jeune et plus composite en fonction d'une modification récente du comportement du paysan vis-à-vis de l'arbre.

Certains arbres tels que le tamarinier (*Tamarindus indica*) restent investis de pouvoirs magiques généralement maléfiques — ils peuvent se déplacer la nuit et une sorcière habillée de blanc peut y avoir son refuge ; toute personne qui les rencontre est vouée à une mort certaine —. Par contre, d'autres croyances solidement ancrées ont disparu avec la création de vergers.

Le parc moderne. Les vergers

A Zaongho, les vergers sont de création récente. La plantation d'arbres, autrefois, était frappée d'interdit. C'était offenser les génies de la Terre et par là-même se condamner à mort. Le développement du christianisme, et surtout l'exemple donné par les notables de haut rang dans la hiérarchie politique mossi — l'ancien chef de Province —, ont fait tomber cette croyance en désuétude. Dès 1940, le commun des mortels savait qu'il n'y avait plus de risque à planter des arbres.

Les vergers résultent d'une double activité de saison sèche associant arboriculture et maraîchage dans de petits jardins. La figure 3 montre l'originalité

du système ainsi que les résultats au niveau de l'occupation de l'espace.

Les jardins sont situés dans les bas-fonds, là où la présence de la nappe phréatique permet une irrigation par rigoles à partir d'un puisard. Dès la première année de culture, des manguiers — ou d'autres arbres fruitiers : goyaviers, citronniers, etc. — sont plantés sur le périmètre du jardin. Les jeunes plants profitent de l'irrigation journalière fournie aux planches de légumes (oignons et divers condiments produits pour la vente). Tant que les manguiers sont jeunes, le jardin, annuellement fumé, constitue un excellent terrain pour une culture de riz pluvial d'hivernage. En quelques années cependant, l'ombrage des manguiers devient tel qu'il interdit toute culture. Le jardin doit être transféré sur un autre emplacement : le cycle recommence. Il se produit ainsi une progression des vergers de proche en proche, linéaire (exemple du jardin n° II, fig. 3) ou désordonnée (exemple du jardin n° I, fig. 3). Petit à petit, la superficie des vergers s'étend au détriment des bonnes terres propices à d'autres cultures et plus particulièrement celle du riz.

Cela ne présenterait à long terme aucun caractère de gravité dans le système d'exploitation des bas-fonds, si ceux-ci étaient d'une étendue suffisante. Or la terre manque et il est déjà difficile, faute de réserves, de laisser les rizières en jachère et de régénérer les sols.

De même, l'association arboriculture-jardinage pourrait se justifier si l'accroissement des vergers entraînait une augmentation corrélative des revenus liés à la vente des mangues ou des goyaves. En fait, il n'en est rien et le niveau de surproduction déjà atteint limite la progression des gains.

Dans ces conditions, on comprend mal que le conflit entre l'arbre et les meilleurs sols du terroir ne soit pas résolu par une séparation totale entre l'arboriculture et le maraîchage. Cette solution aurait pour avantages, non seulement de limiter l'extension des vergers, mais aussi de permettre au paysan de tirer bénéfice d'un jardin aux limites permanentes, annuellement fumé, ce dont profiterait une culture d'hivernage.

Le comportement des paysans trouve des justifications d'ordre économique, foncier, mais aussi psychologique.

La plantation d'arbres fruitiers s'effectue en concomitance avec des cultures maraîchères, activité productrice de revenus monétaires à très court terme. Cette pratique évite des problèmes spécifiques d'arrosage et de gardiennage des jeunes plants, la rentabilité du travail, assurée à court terme par la vente des productions maraîchères, est assortie d'un espoir de ressources à longue échéance. La double opération se trouve d'elle-même justifiée en fonction

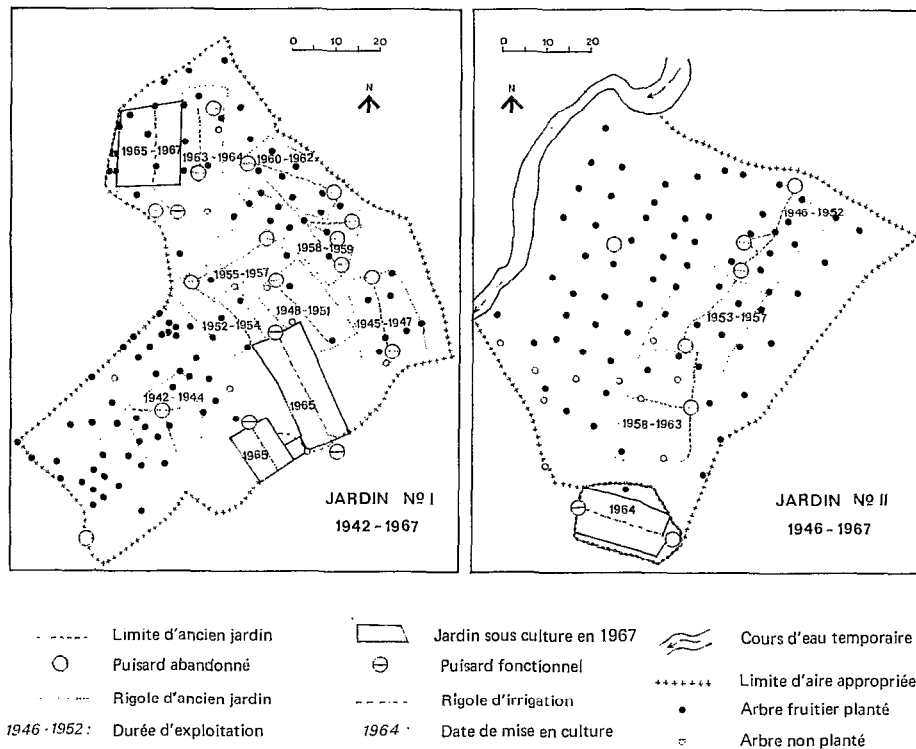


Fig. 3. — Zaongho, positions successives de deux jardins familiaux.

de la productivité des efforts requis, même si, à plus long terme, elle provoque ce qui peut être logiquement considéré comme un gaspillage de terres.

D'autre part, la plantation des manguiers représente aux yeux des paysans l'assurance d'avoir quelque chose à vendre. Peu importe, en définitive, l'évolution des prix, ce qui compte c'est la garantie pour le futur, « l'assurance vieillesse » en quelque sorte.

En vérité, en 1968, l'importance de la vente de fruits issus des vergers est loin d'être négligeable. Cependant la stricte application des règles du système foncier traditionnel à une activité moderne de plantation provoque des inégalités au sein des groupes sociaux. Les résultats d'une enquête budgétaire, effectuée en 1967-1968 auprès de sept exploitations, sont très clairs à ce sujet.

La vente des fruits (mangues et goyaves essentiellement) représente 31 % des recettes de l'année pour l'ensemble des sept exploitations. Mais, fait important, 85 % des revenus monétaires issus de l'arboriculture reviennent à trois exploitations seulement qui appartiennent toutes trois au groupe social politiquement dominant, propriétaire de la plus grande partie des terres de bas-fonds. En effet, l'arbre est le symbole de la propriété sur le sol. Sauf

agrément spécial, celui qui cueille les fruits d'un arbre — planté ou non — est considéré par la coutume comme propriétaire du terrain.

Par conséquent, à Zaongho, dans un contexte de rareté des terres — 45 % du terroir est cultivé —, un prêt est toujours considéré comme temporaire et n'est jamais assorti du droit de planter un arbre. Cela équivaudrait à renoncer à son droit de propriété. Les groupes sociaux non propriétaires de terrain ou peu nantis en terre de bas-fonds se trouvent donc écartés de l'arboriculture et des revenus qui s'y rattachent. Il nous a été donné d'assister à des litiges fonciers provoqués par la plantation de manguiers sur des terrains empruntés. Ils se terminent généralement par l'arrachage des plants sauf accord à l'amiable pour des raisons matrimoniales ou de bonne entente dans le village.

L'arbre est générateur de conflits sociaux, d'inégalités économiques entre groupes lignagers d'un même village. Cela modifie l'idée de paysannats communautaires qui a été longtemps à l'honneur.

Jakarta. Octobre 1979.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M. le 3 juillet 1980.

